

Planète sans visa. Histoire d'un exil de guerre.

Emmanuelle Loyer.

Professeur d'histoire contemporaine à Sciences-Po, Paris, Centre d'histoire de Sciences-Po.

La tenue de ce colloque « Terre d'accueil, terre d'exil. Écrivains et artistes français aux États-Unis pendant la guerre » appelle deux remarques préalables, qui constitueront une forme d'introduction à notre rencontre. S'il n'est pas le premier de ce genre¹, il signe néanmoins une étape importante dans l'inscription des « études d'exil » dans l'historiographie française. Certes, en Allemagne, l'*Exilforschung* et aux États-Unis, les *Refugee Studies* avaient depuis longtemps mis au programme la compréhension de l'aventure de l'exil européen des années sombres, reflétant par là même le rôle essentiel de ces migrations intellectuelles dans les constructions et reconstructions nationales de ces deux pays, l'un comme lieu de départ, l'autre comme pays d'accueil. Côté français, et pour des raisons spécifiques que je mentionnerai en passant, la moisson fut bien plus maigre. C'est pourquoi nous redécouvrons depuis quelques années que des personnalités aussi importantes qu'André Breton, Claude Lévi-Strauss, Jules Romains, Saint-John Perse, André Masson et une partie de la galaxie surréaliste, et puis d'autres moins connus, Paul Vignaux, Boris Souvarine, et Jean Malaquais, ont passé les années de guerre aux États-Unis, et plus précisément autour de New York. Cet épisode d'exil, souvent décisif dans les itinéraires des uns et des autres, était passé inaperçu aux États-Unis en regard de la plus importante migration intellectuelle germanophone et passé sous silence par nombre de ses acteurs, le plus exemplaire ici étant André Breton, résumant en une ligne, cinq années américaines : « Où ma liberté m'est mesurée, je ne suis guère et ma tentation est de passer très vite ² ».

Deuxième remarque : ce colloque est organisé « in conjunction with », en contrepoint - pourrait-on dire en termes musicaux- d'une exposition présentée à la New York Public Library : « Between Collaboration and Resistance : French Literary Life under

¹ « The French in New York during WWII », colloque organisé par Antoine Compagnon à l'université de Columbia en 1992.

² André Breton, « Entretiens radiophoniques », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t 3, édition de Marguerite Bonnet sous la direction d'Étienne-Alain Hubert, 1999, p.556.

Nazi Occupation ³». Cela signifie que cet exil d'écrivains, d'artistes, d'universitaires mais aussi de syndicalistes, de journalistes, d'hommes politiques ne se comprend que dans un espace politico-intellectuel plus large qui contient toujours, bien qu'à distance, la France occupée. Étrangement, en dépit des ruptures de communication dues à la guerre, le dialogue n'est jamais rompu avec la France, objet de tous les soucis, de tous les regards des exilés. Sans doute est-ce même une définition de l'exil, par opposition à l'émigration économique que cette obsession de la patrie quittée, cet espace et ce temps suspendus autour du moment du départ. Ce faisant, les exilés new-yorkais contribuent également à décentrer le couple souvent trop simplement sollicité de « collaboration » et « résistance » - ce qui n'est pas, je m'empresse de le dire, un travers de la présente exposition. Dans la France occupée elle-même, il n'est pas opérant : qui peut dire ce que fut Gide ? Un collaborateur ? Certainement pas, malgré sa contribution en décembre 1940 à la nouvelle *NRF* dirigée par Drieu la Rochelle. Un résistant ? Pas plus, et Aragon ne se fera pas faute de le souligner à la Libération, lorsque l'heure des règlements de compte sera arrivée. Ce sera même un exilé au Mexique, le surréaliste Benjamin Péret qui le défendra avant d'entamer une controverse littéraire autour de la poétique de la Résistance, répliquant au recueil de poèmes *L'honneur des poètes* par son pamphlet *Le déshonneur des poètes*, véritable bombe jetée dans le milieu littéraire français en 1945, jamais digérée. Autant dire que les exilés participent pleinement du jeu multiscalaire de la guerre mondiale que l'on comprend aujourd'hui selon une conception plus complexe des réponses possibles à la situation d'oppression. Ils participent tout aussi pleinement du champ littéraire multiclivé de cette France où la situation d'occupation partielle, puis totale, fait que soudain les violences verbales, habituelles dans les passions haineuses et fratricides que nourrissent entre-eux les intellectuels, prennent une vérité inédite : entre 1940 et 1944, il arrive que le mot tue.

Parce que ce colloque ne saisit les exilés qu'une fois arrivés à New York, dans les affres de la reconstruction de soi et de la reprise, parfois heureuse, parfois délicate, d'activités professionnelles antérieures, j'aimerais dire un mot du départ et des diverses logiques qui l'ont rendu d'abord pensable, ensuite possible. En effet, partir, quitter le sol national en guerre relève d'une véritable transgression patriotique pour un Français de l'an 40. Pour des raisons historiques liées à la conception

³ Exposition organisée par l'Institut de mémoire de l'édition contemporaine (IMEC) et la NYPL avec la coopération du Mémorial de Caen.

révolutionnaire et territoriale de la nation, l'exil est traditionnellement dévalorisé dans la culture politique française des XIX^e et XX^e siècles. Certes, on me dira : « Il y a Hugo, le Prince de l'exil ». Mais cet exil de gauche des anti-bonapartistes après le coup d'état du 2 décembre ne fournit que très peu du personnel qui reconstruisit la Troisième République. Nos exilés de 1940 ne s'y réfèrent jamais, préférant de plus lointaines cautions comme Ovide, Dante ou les huguenots. La tradition allemande n'installait pas le même interdit sur les exilés du Troisième Reich, persuadés au contraire de représenter la véritable Allemagne et d'en conserver la trace sur la semelle de leurs chaussures. A cela, ajoutons l'exception fournie par le régime de Vichy dans l'Europe occupée, la « molle et gluante équivoque ⁴ » pétainiste conspuée par Bernanos, un exilé volontaire de 1938 installé préventivement au Brésil afin de préserver sa liberté de parole, quoi qu'il ait pu lui en coûter. Globalement, les quelques milliers d'exilés qui quitteront la France pour les États-Unis partent entre l'hiver 1940 et le printemps 1941. Avant, ils ne le veulent pas. Après, ils ne le peuvent plus. Cette fragile fenêtre du départ, on en connaît désormais l'équation compliquée, entre les politiques fluctuantes de Vichy concernant les autorisations de départ, les stratégies hétérogènes des consuls américains, la politique d'accueil timorée de l'État américain et la mobilisation généreuse d'une partie de la société américaine. Mais revenons aux exilés. La plupart ne partent qu'à contrecœur, contraints et forcés, pensant échapper au pire - s'ils réussissent à l'imaginer - , continuer la lutte, persévérer dans leurs activités artistiques et scientifiques qu'ils conçoivent comme le meilleur du patrimoine de la vieille Europe détruite. Ils sont peu exaltés, globalement, par les États-Unis qu'une solide tradition anti-américaine les pousse à détester, ou en tout cas à mépriser.

Ce que j'aimerais essayer de suggérer, c'est que l'exil ne doit être analysé ni sous le prisme stigmatisant de la fuite, de la lâcheté, ni comme une catégorie messianique de l'insoumission intellectuelle, de l'excellence artistique ou de la résistance politique. Mais plutôt, il s'agit plus modestement de l'inscrire, pour chaque personne, dans une histoire précise des contraintes et des choix. Les surréalistes, par exemple, dont on va beaucoup parler demain et après-demain, ont été largement critiqués à la Libération pour cette « désertion » en masse du groupe. Mais à y regarder de plus près, on saisit très bien le départ comme la résultante de différentes forces : le sentiment que

⁴ Georges Bernanos, *Le chemin de la croix des âmes*, Paris, Gallimard, 1948, p.IX.

l'engagement s'inscrit toujours avant tout dans l'art dont la pratique libre devenait impossible ; une attitude de refus qui s'alimente à l' « imagination historique » de ce qui risquait d'arriver dans un régime d'oppression et de turpitude ; la volonté de ne pas participer, de près comme de loin, à ce qui se préparait de sordide et de terrible. À ceci s'ajoute indéniablement le manque d'imagination, cette fois, de ce qu'une critique interne du type Résistance pouvait offrir d'efficace dans la rébellion. Comme pour les gaullistes à Londres, une partie des futurs résistants réagirent d'abord par un sursaut national. Le « bluff patriotique ⁵ » commun aux résistants et à de Gaulle ne pouvait être compris ni accepté des surréalistes. Enfin, la notoriété permettant le départ le rendait imaginable puis envisageable et enfin probable. C'est dans cet écheveau de réactions, de pensées et d'attitudes qu'il faut insérer la décision, lourde de sens pour tous, de lever l'ancre. Décision de « défection » au sens où le sociologue Albert O. Hirschman - un de ces exilés européens qui rejoignit l'Amérique en 1941, notons le au passage- l'a théorisée plus tard et avec d'autres applications en vue, c'est-à-dire comme la seule attitude qui restait face à l'inconcevable de l'opposition active et l'impossible « loyauté » à l'État pétainiste.

Avant que ces hommes et femmes parviennent à mettre le pied sur le bateau - rares sont ceux qui arrivent en avion- pour un voyage souvent long et compliqué en forme de « Sas » entre leur ancienne et confortable vie, pour la plupart, et leur nouvelle destination américaine, il faut imaginer une longue chaîne d'entre-aide transatlantique. Car si on a depuis longtemps analysé et critiqué la maussaderie d'une politique américaine lâchant au compte-gouttes les visas à un moment tragique, on sait tout autant que la société américaine fait preuve de dynamisme pour remobiliser des mécanismes mis en place dans les années 1930 afin de sauver les élites germanophones. Ces réseaux professionnels, syndicaux, religieux témoignent à leur manière de la précoce internationalisation de la vie artistique et savante dès 1940. C'est ainsi que nos exilés français arrivent sur le sol américain grâce à une bourse de la Fondation Rockefeller, diligentée par l'*Emergency Rescue Committee*, grâce à l'aide financière du *Moma* qui garantit l'indépendance financière de tel ou tel artiste, grâce aux affidavits obtenus par le *Jewish Labor Committee* ou l'*Union Theological Seminary*. Il était dur de partir ; il est dur d'arriver. L'entrée aux États-Unis relève d'un tamisage socio-professionnel strict qui sélectionne les élites, les compétences,

⁵ Expression utilisée par Jean-Pierre Azéma dans *Jean Moulin, le politique, le rebelle, le résistant*, Paris, Belin, 2003.

les fortunes. Ces hommes et femmes font alors l'expérience de la bureaucratie de la survie - où un nom sur une liste peut signifier la vie tout simplement - puis la bureaucratie, plus banale et plus tatillonne, d'autorités américaines peu soucieuses de s'encombrer de poètes révolutionnaires (Breton), de « rouges » amenant avec eux les conflits historiques de la vieille Europe. Dans ce monde cadencé par les frontières, les nations et les logiques de plus en plus poussées d'identification individuelle des personnes, dans ce monde désormais en guerre, une porte s'ouvre furtivement vers la fin de l'année 1940. À l'hiver 1941, elle est définitivement fermée.

À cette date, à New York, le petit contingent de Français réfugiés va commencer une nouvelle existence, « happy » ou « disturbed », entre l'aventure de la nouveauté et de la découverte parfois émerveillée de cette ville et l'aliénation, linguistique, sociale, le sentiment de déchéance, d'inutilité, d'incompréhension qui est le lot des autres. Entre survie et engagement, les exilés tentent de se reconstruire, chacun agençant à sa façon les atouts dont il dispose. Chaque exil est singulier et on va le voir avec les exemples pris les jours prochains. En même temps, le microcosme exilé français s'organise et se structure par des institutions politiques, intellectuelles, mais aussi des relais qui l'enchâssent dans des espaces emboîtés : la communauté française émigrée en Amérique, qu'il touche en fait assez peu - elle reste très vichyste jusqu'en 1942, essentiellement par conformisme idéologique et loyauté étatique- ; le monde de l'exil européen où au contraire, des liens personnels et intellectuels se forment progressivement - voir Maritain, Denis de Rougemont, Paul Tillich et Hannah Arendt ; les sociétés littéraire, artistique, académique américaines avec des degrés d'intensité différents selon les disciplines ; enfin, la France métropolitaine ou plutôt « les » France, selon qu'on estime que le cœur du pays bat à Paris, à Vichy ou à Londres, bientôt à Alger ou pourquoi pas dans le Vercors.

Trois grands « terrains » sont privilégiés par le présent colloque.

D'une part, les artistes et au centre, les surréalistes au sein desquels il faut faire la distinction entre les poètes (Breton, Péret) et les peintres, pour apprécier le jeu des médiations, des legs et emprunts vis à vis de la scène artistique américaine et de ses multiples acteurs, galeristes, musées, historiens d'art, mécènes, critiques ... Les trajectoires sont multiples et diverses mais tous vivent une expérience d'élargissement du monde que les surréalistes poussent à différents degrés vers l'Amérique indienne de l'origine ; élargissement du monde pour un surréalisme déjà fortement internationalisé pendant les années 1930 mais qui va vivre douloureusement - Breton

en témoigne bien me semble-t-il - l'affaiblissement de sa puissance subversive pendant ses années américaines.

D'autre part, les écrivains : Saint-John Perse, redevenu poète aux États-Unis, les gloires de l'époque, André Maurois, Jules Romains et Saint-Exupéry, le dramaturge Henry Bernstein. Comme on l'a déjà un peu dit, un mini-champ littéraire se reconstitue rapidement à New York avec ses revues, ses maisons d'édition, sa presse critique, ses compte rendus assassins et ses controverses idéologiques. La densité de cette vie littéraire justifie la promotion de New York comme nouvelle capitale des Lettres françaises par où transitent des manuscrits venus du Brésil -Bernanos- de Londres -Raymond Aron - ou même de la France occupée - numéros de *Témoignage chrétien*, *Le silence de la mer* republié par Jacques Schiffrin en 1943 à New York avec une coquille dans le titre...Si les médiations avec la littérature américaine apparaissent indéniablement plus faibles que dans d'autres secteurs, en revanche, des liens sont tissés avec Buenos Aires où réside Roger Caillois - et qui créera après la guerre chez Gallimard, la collection « La Croix du Sud », Mexico ou Rio de Janeiro.

Enfin, le monde universitaire regroupant des scientifiques, les mathématiciens André Weil, (mais qui n'est pas à New York), Jacques Hadamard, des physiciens, Francis Perrin, des juristes, Boris Mirkine-Guetzevitch, des philosophes, Jacques Maritain, Alexandre Koyré, Paul Vignaux spécialiste de philosophie médiévale mais également syndicaliste chrétien et fondateur du SGEN, des historiens, le byzantiniste belge Henri Grégoire, des historiens d'art Henri Focillon, des linguistes, Roman Jakobson, des psychanalystes, Raymond de Saussure, des sociologues Georges Gurvitch et des anthropologues, le jeune (34 ans) Claude Lévi-Strauss qui commence à l'École libre des hautes études à l'automne 1942 un cours fermé sur les « systèmes de parenté » auquel, selon le témoignage de la sculptrice Isabelle Waldberg, cinq personnes assistent vaillamment ⁶! L'École libre des hautes études, cet îlot de francité académique au sein d'une institution américaine, elle même hautement originale, la *New School for Social Research*. Les historiens des sciences nous ont depuis longtemps appris à relier l'innovation intellectuelle à l'innovation institutionnelle. C'est dire que le structuralisme inventé par Lévi-Strauss durant ces années d'exil passées à New York doit beaucoup, me semble-t-il, à cette institution encore assez peu connue qu'est l'École libre des hautes études, où tentèrent de s'articuler la

⁶ Patrick et Isabelle Waldberg, *Un amour acéphale*, Paris, éditions de la Différence, 1992, p. 184.

poursuite d'une vie scientifique dynamique et la politique, selon des solutions nouvelles. Lévi-Strauss lui-même, ayant toujours assumé une posture de savant détaché, a incarné au mieux cette politique de la science, au sens large du terme. La réévaluation de l'exil new yorkais dans l'historicisation de l'anthropologie structurale est une des pistes qui permet de jeter un regard nouveau sur cette grande pensée du siècle précédent.

L'exil induit-il dans les productions intellectuelles, qu'elles soient savantes ou littéraires, un effet de politisation inévitable ? C'est une des questions que l'on peut poser.

Car la politique est toujours présente lorsqu'on réfléchit à l'exil français et cela, à plusieurs titres. Soulignons d'abord la spécificité de la situation française : l'exception et l'ambiguïté constitutive de Vichy au sein de l'Europe occupée par les nazis. Comme le dira Yves Simon : « Les Quisling ne manquaient pas en France, ce sont les Pétain qui manquaient en Norvège ⁷ ». D'où une division de la communauté française dont de nombreux membres et des institutions comme la Chambre de commerce ou l'Alliance française, par exemple restent fidèles au pétainisme officiel jusqu'en 1942, puis se convertissent à un attentisme de bon aloi. À la double légitimité française en terre américaine, la France Libre et Vichy, à l'origine d'une confusion particulièrement grave et néfaste s'ajoute le fait que pour les exilés, majoritairement anti-Vichy, ce qui ne signifie pas qu'ils soient gaullistes, le pays qui les accueille reste allié jusqu'en novembre 1942 au pouvoir qui les a ostracisés. Les exilés allemands, par exemple, sont dans une situation plus franche vis à vis des États-Unis.

Entre les exilés célèbres de New York et les moins célèbres de Londres qui vont bientôt focaliser l'attention et devenir un des centres de la France en guerre, il existe indéniablement une forme de complexe d'infériorité - que nourrit au plus haut point Simone Weil qui fera tout, comme on le sait, pour rejoindre Londres- et néanmoins une tentative d'allier leurs forces lorsque par exemple, la France Libre, par la voie de René Cassin, tente de faire de l'ELHE une institution clairement gaulliste.

Ce qui fait l'originalité du pôle new-yorkais, c'est l'existence de forces à la fois anti-Vichy, démocrates et féroce­ment anti-gaullistes. C'est la cas connu et complexe, dans ses sinuosités, de Saint-John Perse mais aussi plus activement encore de Paul Vignaux. Pour ces hommes, de Gaulle apparaît comme une figure rétrograde et

⁷ Yves Simon, *La marche à la délivrance*, New York, éditions de la Maison française, 1942, p. 87.

dangereuse. On ne sait rien de lui, sinon qu'il serait entouré à Londres d'un quarteron d'extrême-droite. Toutes les rumeurs circulent. La situation évolue de jour en jour et il est difficile d'y voir clair. C'est aussi une grande leçon d'histoire que cette opacité fondamentale, cette difficulté à comprendre quoi que ce soit, même chez des hommes réputés intelligents, clairvoyants : la carte des possibles politiques est élargie par ce pôle anti-gaulliste. L'exil agit sur lui (notamment Alexis Léger) comme le fixateur d'une culture républicaine figée en 1940 et qui ne parvient pas à intégrer ce qu'elle n'a pas vécu, à savoir l'expérience concrète de la violence d'occupation et les profonds changements qu'elle engendre. C'est d'ailleurs le sens de l'hostilité des mouvements de Résistance à la Troisième République que nous avons quelques difficultés à saisir aujourd'hui. Du côté new-yorkais et avec l'appui d'une diplomatie américaine très méfiante - pour manier l'euphémisme- à de Gaulle, ces hommes aimeraient se fonder sur une troisième légitimité qui émerge lentement, obscurément, et opère une réfraction presque mythologique sur les esprits des exilés : la Résistance intérieure, les maquis qui leur semblent - ce qui n'est pas complètement faux- pris en étau entre les Nazis et l'allégeance obligée à de Gaulle.

La spécificité de cette situation est peut-être à l'origine d'une littérature politique de l'exil tout à fait étonnante. Autour de l'École Libre des Hautes Études, les exilés ne cessent de s'interroger sur le cataclysme de juin 1940, dont ils gardent intact le souvenir traumatisant. Écriture de combat loin des combats, cette littérature est un peu oubliée aujourd'hui. Relire ces strates de textes pas ou mal connus, c'est découvrir une véritable pensée de la défaite en exil. L'exil comme la Résistance en France furent, en dépit des contraintes, l'occasion d'une vaste prise de parole concernant l'énigme de la débâcle, de l'occupation et de la collaboration. L'exil américain propose des interprétations et quelques problématiques qui lui sont propres, différentes de la littérature gaullo-résistante. L'exception européenne de l'imposture vichyste, la réalité de l'adhésion d'une partie des Français à Vichy mais aussi la mise en accusation de l'histoire coloniale des démocraties française et britannique, la contradiction entre leurs buts de guerre et leurs intérêts coloniaux figurent parmi les choses dites à New York dans les années 1940 avant d'être parfois oubliées dans les reconstructions mémorielles de la Résistance après 1945.

Enfin, dernière spécificité de l'exil français : le retour massif vers la France au lendemain de la guerre, malgré quelques rares exceptions. Voici ce que dit Claude Lévi-Strauss dans un entretien, concernant cette question du retour : «Le choix que

j'ai fait à plusieurs reprises de revenir en France ou d'y rester, n'affecte en rien les sentiments de profonde reconnaissance que j'éprouve envers les États-Unis. Leur aide m'a très probablement sauvé la vie, et j'y ai trouvé pendant plusieurs années un climat intellectuel et des moyens auxquels, pour une très large part, je dois d'être ce que je suis. Seulement, je savais que j'appartenais à l'ancien monde ; irrévocablement ⁸». Plus loin, il poursuit : « J'étais heureux de ma petite existence bohème, j'aimais mieux aller tous les samedis aux Puces que de vivre à Cambridge, Massachussets⁹ ».

Quels que soient les modèles qu'elle recouvre, la conscience claire de l'identité française dans toute sa palette n'a généralement pas été mise en péril, ce qui ne signifie pas qu'elle n'a pas été transformée par l'exil. Y compris chez les Français d'origine juive qui, pour la plupart, ne considèrent pas les discriminations dont ils ont souffert comme l'expression d'un anti-sémitisme français mais comme l'exportation momentanée de l'idéologie nazie dans un pays qui ne l'avait fondamentalement jamais acceptée. On est bien loin de ce que ressentent les exilés allemands dont la majorité reste en Amérique et prend la nationalité américaine.

Il resterait à raconter la fin de l'histoire puisque celle-ci comporte, comme on l'a dit, un billet retour. Les exilés, pour la plupart, rentrent en France et ce retour n'est pas plus facile que ne l'a été le départ. André Maurois et Jules Romains rentrent pour être élus à l'Académie française. De Gaulle souhaitait vivement sauvegarder une institution très compromise et encouragea un renouvellement des places. Mais le type de consécration que l'Académie réserve à Maurois, pourtant fort peu gaulliste, et à Romains, fait penser à un enterrement de première classe. Les « hommes de bonne volonté » font place à la jeune génération des Malraux, Sartre, Camus... La dévaluation est brutale entraînant une véritable « hécatombe de doyens¹⁰ » dans les lettres françaises. Pour Romains et Maurois, le retour entraîne paradoxalement un exil plus redoutable que ne l'avait fait le départ.

Les surréalistes, de retour à Paris, échouent également à retrouver la place qui était la leur avant la guerre. En revenant des États-Unis en mai 1946, Breton avait écrit un poème : « Je reviens ». Unique texte consacré au retour, il trouble par la hantise qui s'en exhale d'être perdu dans un monde qu'il ne reconnaît plus : « Mais enfin où sommes-nous ? » Ces appréhensions, justifiées, sur un paysage d'après-guerre en

⁸ Claude Lévi-Strauss et Didier Eribon, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1988, édition poche, p. 83.

⁹ *Ibid.*, p. 85.

¹⁰ Jean-Paul Sartre, « La nationalisation de la littérature », *Situations II*, Gallimard, 1948, p. 46.

partie illisible par ceux qui reviennent, traduisent la façon dont le retour pouvait être vécu comme un nouvel exil, subjectivement et objectivement. Ils ne se sentent plus les contemporains de leurs contemporains.

Le dossier est épais, et en partie constitué, des transferts culturels euro-américains, et spécifiquement franco-américains liés à l'exil de guerre. Je me contenterai d'en souligner brièvement quelques aspects. Côté américain, il semble que la touche française dans le bruissement cosmopolite du New York des réfugiés ait été relativement faible, même si un indéniable legs permit un véritable transfert d'hégémonie artistique de Paris à New York, la France et les États-Unis assumant désormais, dans un déséquilibre des puissances certes approfondi après 1945, une concurrence avivée dans le monopole du culturel. Paris tente de sauvegarder une universalité attaquée de toute part et Washington combine une offensive artistique désormais appuyée sur le « cultural power » pendant la Guerre froide.

Côté français, le rôle des exilés dans le processus bien plus large d'américanisation ou plutôt d'occidentalisation des sociétés européennes reste à déterminer. Les exilés furent-ils vraiment comme on le leur reprocha parfois, le cheval de Troie de l'Amérique dans la France d'après-guerre ? En fait, ils apparaissent plutôt, dans certains secteurs tels que l'administration universitaire, les sciences sociales, la presse, les organisations syndicales, comme d'efficaces *go-between* entre une France en reconstruction et, pour partie, désireuse de se moderniser et des acteurs américains trouvant un profit matériel et symbolique à investir de l'autre côté de l'Atlantique. Autant dire que cette histoire des exilés est étroitement connectée à celle de la philanthropie américaine et des transformations des modalités de circulation d'idées, d'hommes, de modèles entre les nations après la Seconde guerre mondiale.

Pour resserrer le compas sur notre groupe d'exilés, on peut dire que leur expérience, forcée, du voyage transatlantique leur permit de voir du pays ; le monde était grand et la France, aussi aimable fût-elle, petite. Pour ceux qui en doutaient encore, ils apprirent, dans la douleur, à relativiser l'universalisme français et à réfréner le sentiment, fréquent chez nombre d'écrivains et intellectuels, d'être les flambeaux vivants de la civilisation majeure des Lumières. Cet arrogant humanisme est dévalué par l'expérience de l'exil qui leur montre aussi à l'œuvre une démocratie très différente du modèle républicain qu'ils connaissaient. Cet apprentissage d'une forme d'humilité et de réciprocité me semble être un des enseignements de cette histoire, alors même qu'en France, côté France Libre ou côté résistance intérieure,

l'humiliation de la défaite et d'une victoire militaire finale qu'au fond, on sait avoir été octroyée en grande partie par l'aide alliée, expliquent que le sentiment national se cabre. Au lendemain de l'Occupation ressentie comme une salissure, l'épuration est vécue comme purification, nettoyage. Dès lors, la Libération est indissociablement recouvrement de l'indépendance nationale, glorification de sentiment patriotique et exaltation d'un ordre viril, héroïsé par la Résistance. Loin de cet imaginaire, l'exilé de retour en France n'est pas bien vu. On lui dénie sa qualité de « bon Français », faute d'avoir combattu les armes à la main pour libérer son pays. Cette accusation d'antipatriotisme est d'autant plus paradoxale que beaucoup d'exilés s'étaient au contraire vécus comme conscience de la France, s'identifiant à la nation bâillonnée et agaçant leurs hôtes par leur patriotisme emphatique. Pourtant, les quelques années passées en exil leur permirent heureusement de n'être pas seulement « de bons Français » et de ne pas revenir, comme les Émigrés de Coblenz, en n'ayant rien vu ni rien appris.

De ce nouveau registre national que je vois fonctionner chez les plus conscients de ces exilés, je donnerai un exemple pour terminer. Il s'agit de Denis de Rougemont qui n'est certes pas Français mais Suisse ! mais totalement inséré dans les sociabilités intellectuelles françaises. Denis de Rougemont oppose un argumentaire en forme de programme. Refusant les stigmates de l'exil, refusant l'étrangeté supposée au destin national qu'il représenterait, refusant également l'identification béate à l'Amérique, Denis de Rougemont plaide pour une autre conception de l'identité nationale : « Il ne s'agit ni de choisir une terre et ses morts contre le globe et ses vivants ; ni de choisir le nomadisme permanent de l'exil par principe ou dégoût. Mais simplement de vivre au XXe siècle, en tenant compte des réalités que nous avons créées ou laissé s'imposer ; de la rapidité des transports par exemple¹¹ ». Il y a du Morand dans le Rougemont expliquant que le monde moderne ne s'accommode pas de faux dilemmes tels que partir ou rester, quand l'idée est de circuler ! « Nous changeons de continent comme on part en week-end. Le mot partir a donc changé de sens (...) La poésie des voyages a vécu. La tragédie des départs a vécu ». Dans cette petite médiologie portative à l'usage des générations de l'après-guerre, Rougemont – et on peut y lire son destin ultérieur d'Européen actif – faisait un éloge de l'exil conçu comme propédeutique à un humanisme enrichi, renouvelé ; une dialectique revue de la fidélité

¹¹ Cette citation ainsi que les suivantes sont extraites du « Journal d'un retour » de Denis de Rougemont, *Journal d'une époque*, op. cit., p. 551 et suivantes.

et de la curiosité, de l'amour de la terre maternelle et de celui de la terre en général ; une volonté d'habiter le siècle dans toutes ses potentialités, d'affirmer clairement son identité nationale et de cultiver sa sensibilité au nouveau. La vérité de l'être au monde moderne, semble dire Rougemont, n'est plus dans les choix définitifs, l'aura dramatique du départ, mais dans la pratique d'allers-retours physiques et mentaux aussi fréquents que nécessaires. Pour lui, le retour d'exil devait se concevoir dans une circulation transatlantique, seule garante de l'extinction réelle des nationalismes.

C'est, je crois, à cette « conversation transatlantique » que nous participons tous aujourd'hui, essayant nous aussi, en héritiers de ces exilés des années sombres, d'articuler, à tâtons, à notre manière et pour notre siècle, le désir et la nécessité pratique d'universel avec l'attachement au particulier, selon des formules idéologiques et existentielles qui restent encore à inventer.